

Mots de la Cage aux Ours

Recensé : « Mots de la Cage aux Ours » | ouvrage collectif | éditions Constant | Bruxelles | 2012.

B-es-slâma ! Aller en stoemelings au fritkot à Pogge. Manger du fufu au pondou. Commander un pain français dans une boulangerie rifaine, une negerinnetet dans une pâtisserie belge. Traîner près de la Fontaine d'amour en évitant les hnouch aussi appelés poulets. Va à Molem, smeks ! Se traiter de klette ou de franskillon. Parler Maroxellois aux blédards, zinnekes et autres ânes van Schoorbeek...

Autour de la Cage aux Ours (que certains continuent d'appeler par son nom officiel de place Verboekhoven) comme dans de nombreux autres quartiers de Bruxelles, différents groupes de population entretiennent une richesse linguistique melting-potesque qu'aucun dictionnaire ne reconnaît. Certains mots et expressions y font pourtant désormais partie du vocabulaire quotidien. Ils proviennent parfois de l'argot local, mais aussi des nombreuses communautés qui habitent ces quartiers et y amènent des éléments de leurs langues.

L'arabe, le turc, le berbère, le swahili, l'espagnol, l'italien, le chinois ou le polonais ne sont qu'une sélection de la variété de langues qui assaisonnent le français, la langue courante du quartier, mais aussi le néerlandais et les réminiscences de patois bruxellois .

Pendant trois ans, le projet *La Langue Schaerbeekoise* (mené par l'asbl Constant dans le cadre du contrat de quartier Navez-Portaels) a travaillé autour de cette oralité en récoltant une multitude de mots entendus en rue, mais aussi en organisant des rencontres, des projections de films, des interviews, etc. Le livre « *Mots de la Cage aux Ours* » en est l'aboutissement : une sorte de dictionnaire nourri de ces influences qui, à l'image de son sujet, est ouvert au changement, flexible et organique. Rédigé à l'attention des habitants du quartier, il constitue aussi une invitation à découvrir celui-ci, et un outil pour tous ceux qui s'intéressent à la richesse linguistique des grandes villes qui, comme Bruxelles, ne sont pas internationales que par leurs bureaux, leurs institutions et leur tourisme, mais avant tout par les populations qui y vivent.

L'un des participants au projet nomme cette créativité linguistique des migrants le *créole immigré* ou *l'immigratien*. Il y voit en effet une similitude avec le créole, qui a représenté pour les esclaves une possibilité d'assimiler la langue des oppresseurs tout en ne s'y perdant pas complètement. Toute proportion gardée, l'immigratien résulterait ainsi d'une résistance à la langue de l'alphabétiseur, d'une volonté de ne pas laisser enterrer, sous l'écrit, les cultures orales et populaires. Et ceci sans forcément altérer le sens des mots et des expressions, mais en les enrichissant tout en les déformant.

Les « *Mots de la Cage aux Ours* » sont utilement complétés par [le site web du projet](#), qui propose une base de données sonore où l'on peut écouter tous les mots de la collection ainsi qu'une série d'émissions radio et de créations sonores réalisées à partir de ceux-ci, où les voix, les timbres, les accents, les intonations et les ambiances donnent une dimension encore plus impressionnante à ce travail.

• Gwenaël Breës

Article paru dans le n°261 de « [Bruxelles en mouvements](#) » (décembre 2012).

De Baltimore à La Nouvelle-Orléans

Un récent ouvrage collectif rend hommage à « The Wire », mosaïque télévisuelle qui approche la ville de Baltimore dans toute sa complexité. Au même moment, « The Corner », un livre qui est en partie à l'origine de la série, est traduit en français. Tandis que la première saison de « Treme », qui nous plonge dans la reconstruction de La Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina, est éditée en DVD. L'occasion de revenir sur le travail de David Simon, ancien journaliste devenu producteur de télévision, et de ses acolytes.

Composée de 5 saisons diffusées aux Etats-Unis entre 2002 et 2008, « The Wire » (« Sur écoute » en français) dépasse de loin le feuilleton policier qu'elle peut sembler être dans ses premiers épisodes. Se déployant autour de la thématique de la criminalité, cette série propose une immersion dans la ville de Baltimore. Elle met au cœur de son questionnement la place de l'individu dans la société contemporaine, la fin du travail, la disparition des utopies, la réforme et la politique, les inégalités sociales, le chômage, le racisme... Elle pose un regard sans concession sur les rapports sociaux et les structures de pouvoir à l'œuvre à Baltimore, et plus particulièrement les systèmes régissant les institutions policière, politique, judiciaire, syndicale, éducative, journalistique... Avec comme fil conducteur : l'économie de la drogue et la « guerre », inefficace et contre-productive, qui lui est livrée par les autorités.

Ce n'est pas étonnant que l'univers des grands et petits trafiquants soit au centre de « The Wire ». Baltimore, ville « sinistrée » du Maryland, est en effet touchée de plein fouet par la vente et la consommation de drogues. Cette cité portuaire est frappée par une crise économique et une forte baisse démographique depuis le déclin de ses industries, notamment sidérurgiques. Les quartiers centraux y sont principalement habités par les classes sociales les plus pauvres. Le revenu médian annuel y est environ 30% plus bas que le revenu moyen au niveau des Etats-Unis...

The Wire, oeuvre protéiforme

C'est précisément à Baltimore que les créateurs de la série ont leurs racines. Ed Burns officia dans les départements narcotique et homicide de la police locale. David Simon a longtemps été rédacteur au « Baltimore Sun ». Déçu par le journalisme (ou plus exactement : par la tournure prise par les mass media davantage intéressés par la productivité et le sensationnalisme que par les enquêtes de fond), c'est paradoxalement dans l'écriture et à la production de séries télévisées qu'il trouva une nouvelle manière d'exercer son métier, avec plus de liberté.

L'expérience professionnelle des deux comparses a servi de base à l'écriture d'un projet dont l'approche, si pas documentaire, est en tout cas bigrement documentée et dotée d'une bonne dose de réalisme. Ayant méticuleusement cultivé leur terreau, Simon et Burns portent à l'écran une facette des Etats-Unis qui est généralement invisibilisée et parviennent à faire apparaître Baltimore comme un visage de la société occidentale, celle du libéralisme triomphant.

Si d'aucuns n'hésitent pas à qualifier cette série comme la meilleure jamais produite, son succès public fut de loin inférieur à son succès d'estime. Il faut dire qu'elle s'éloigne des codes habituels du genre. C'est une fresque, qui ressemble plus à un très long métrage de cinéma (60 heures au total) qu'à une succession d'épisodes qui auraient chacun leur intrigue et leur conclusion. N'hésitant pas à bousculer, à prendre le spectateur à contre-pied, son écriture n'est jamais univoque, ne repose pas sur une

suite de suspenses et de rebondissements, ni sur quelques personnages principaux qui personnifieraient la lutte du « bien » contre le « mal ». « The Wire » évite tout jugement moral et toute vision binaire, ce qui est rare dans le chef d'une série télévisée états-unienne. A l'image d'une tragédie grecque, d'un roman de Balzac ou de Zola, elle a été réalisée avec force de détails et une approche approfondie de nombreux personnages à géométrie variable. Le casting, incluant des habitants de la ville (acteurs professionnels ou non), contribue à la sensation de réel. Et si sa durée vous effraie, sachez que son intérêt sociologique et anthropologique réside justement dans cette longueur, qui lui permet de donner à voir une multiplicité de trajectoires et de points de vue.

Reconstitution collective

Ne se contentant pas d'observer le phénomène de la criminalité depuis le point de vue des policiers, des dealers et des consommateurs de drogue, « The Wire » dépeint tout au long de ses 60 épisodes un tableau complexe, observant la réalité composite de structures et de dynamiques sociales à l'œuvre dans une ville qui en devient ainsi le personnage principal. C'est probablement pour cette raison que la série (le film !?) fait désormais l'objet d'études, de colloques et de cours universitaires aux Etats-Unis comme en Europe.

En France, un ouvrage collectif réunissant notamment des philosophes et des critiques de cinéma lui a récemment été consacré. Sous-titré « Reconstitution collective », il tente une analyse théorique plurielle du fond et de la forme de la série. En 6 chapitres (un par saison, plus un bonus), les auteurs l'abordent tour à tour par un angle spécifique : la langue, le romanesque, la réforme et les utopies (ou plutôt : la nature irréformable du système capitaliste), le temps immobile, l'articulation entre individu et société, l'espace et les tactiques de déplacement.

Une lecture qui ravira les amateurs, les différentes contributions réinterprétant la série avec des regards singuliers (parfois très éloignés de la perception que le spectateur peut se faire lors de sa propre vision) et la plaçant dans des perspectives politiques intéressantes. Mais s'il est une belle invitation à se replonger dans la série, ce livre n'en constitue pas forcément la meilleure introduction. « The Wire » est une oeuvre irréductible qui ouvre de multiples pistes de réflexion. Mieux vaut, avant tout, la voir !

Treme, après l'ouragan

On ne saurait terminer cette recension sans évoquer le travail mené actuellement par David Simon, cette fois avec la complicité d'Eric Overmeyer (qui avait lui aussi participé à « The Wire »). Depuis 2010, ils s'attèlent ensemble à la production d'une nouvelle série qui confirme leur intérêt pour les questions urbaines (auxquelles Simon a dédié quasiment toute son oeuvre, à l'exception de la mini-série « Generation Kill » consacrée à l'invasion américaine de l'Irak). Cette fois, c'est sur La Nouvelle-Orléans qu'ils portent leur attention. Et plus spécifiquement sur les difficultés rencontrées par ses habitants pour reconstruire leur vie après l'ouragan Katrina, lequel a inondé 80% de la ville en 2005. La série (qui emprunte son titre, « Treme », à l'un des plus vieux quartiers de la ville) soutient que Katrina n'a pas été qu'une catastrophe naturelle mais également humaine. Les risques étaient largement prévisibles et n'ont pourtant pas été suffisamment prévenus, notamment en termes d'aménagement urbain. La responsabilité des institutions sur la gestion de l'après-ouragan est également mise en cause : l'Etat fédéral a largement tardé à apporter son aide à La Nouvelle-Orléans, tandis que les pouvoirs locaux ont profité de la situation pour retarder ou rendre

impossible le retour en ville de certaines catégories de la population.

« Treme » ne se contente pas de dénoncer la situation sociale, politique et sanitaire d'après la tempête ; ni de décrire, avec le souci d'authenticité et l'absence de manichéisme qu'on connaît à ses auteurs, le chaos régnant dans les administrations, les écoles, les tribunaux ou les prisons. De saison en saison, de nouvelles strates s'ajoutent : la réapparition de la criminalité, la corruption, la problématique du logement, l'aubaine que constitue la reconstruction de la ville pour les promoteurs immobiliers,... Malgré ce sujet sombre, l'ensemble s'attache à être porteur d'espoir, en soulignant la force et la détermination des habitants face au cataclysme et en offrant une place prépondérante aux cultures locales : les traditions des Indiens-Noirs, la cuisine, le carnaval, et bien sûr la musique, qu'elle soit jazz, créole, cajun, rock, rap,... De nombreux musiciens, cuisiniers, résidents ou acteurs de la scène publique locale jouent d'ailleurs leur propre rôle dans la série ou participent à son écriture. A la vision des deux premières saisons (la troisième est en préparation), on perçoit que ses auteurs sont à nouveau en train de réaliser un tableau qui se complexifie par touches successives et diversifie peu à peu les approches.

« The Wire » et « Treme » sont de beaux exemples d'œuvres audiovisuelles donnant à penser notre monde, capables de repolitiser et de réintroduire du sens collectif à la télévision, cet espace privatisé et standardisé par excellence... Des exemples qu'on aimerait voir déclinés à Bruxelles, une ville où il reste tant d'histoires à raconter, de personnages et d'espaces ignorés par le cinéma et la télévision.

• Gwenaël Breës

Article paru dans le n°255 de « [Bruxelles en mouvements](#) ».

DVD :

- « The Wire » (en français : « Sur écoute »), créée par David Simon & Ed Burns, HBO, 5 saisons, 2002-2008.
- « Treme », créée par David Simon & Eric Overmeyer, HBO, 2 saisons (seule la première a été éditée pour l'instant), 2010-2012.

Livre :

- « The Wire. Reconstitution collective », ouvrage collectif sous la direction d'Emmanuel Burdeau & Nicolas Vieillescazes (avec les contributions de Jean-Marie Samocki, Kieran Aarons, Grégoire Chamayou, Philippe Mangeot et Mathieu Potte-Bonneville), co-édité par Capricci et Les Prairies Ordinaires, Paris, 2011.



Le fauteuil, espace de rencontres et de deals au milieu d'une cité de Baltimore...

The Corner

Avant de se lancer dans l'aventure de « The Wire », David Simon a écrit « Homicide : A Year on the Killing Streets » (1991), le résultat d'une année passée avec les policiers de la section criminelle de Baltimore. Avec Ed Burns, il a ensuite publié « The Corner : A Year in the Life of an Inner-City Neighborhood » (1997), dont une traduction française vient d'être éditée (pour l'instant, seul le premier des deux tomes est sorti). Le « corner », c'est le coin de rue, petit morceau de territoire converti en marché de la drogue ouvert 24 heures sur 24 et qui fait l'objet de bien des convoitises et des luttes. Ayant pour contexte et pour sujet les mêmes quartiers du ghetto noir que l'on retrouvera plus tard dans « The Wire » (deux tiers de la population de Baltimore est d'origine afro-américaine), cette enquête poignante livre le récit véridique d'une famille afro-américaine de la classe moyenne dégringolant dans l'underclass et la toxicomanie.

Si « Homicide » fut adapté sous forme de série télévisée (1993-1999), David Simon n'y participa que lointainement. C'est en 2000 qu'il entama une longue collaboration avec une chaîne à péage (HBO), dont la première concrétisation fut la transposition à l'écran de « The Corner ». Une très belle mini-série éponyme de 6 épisodes vit ainsi le jour, adoptant la forme d'un « faux documentaire » pour préserver la dureté du récit. C'est à cette occasion que David Simon fit le pas de la co-production et de l'écriture scénaristique, ce qui lui donna goût à la conception de séries.

DVD :

- « The Corner », créée par David Simon, David Mills & Robert F. Colesberry,

réalisée par Charles S. Dutton, HBO, 1 saison, 2000 (existe en import anglais).

Livres :

- « The Corner. Enquête sur un marché de la drogue à ciel ouvert. Volume 1 : Hiver/Printemps », Florent Massot, Paris, édition française, 2011 (volume 2 à paraître).
- « The Corner: A Year in the Life of an Inner-City Neighborhood », David Simon & Ed Burns, Canon Gate, Edinburgh, 1997 (édition complète en anglais).
- « Homicide: A Year on the Killing Streets », David Simon, Canon Gate, Edinburgh, 1991 (version anglaise).